

Mais l'aiguille de Varens a fait à cette vallée de plus funestes dons. Pour aller à Servoz, nous avons passé sur les débris d'un effroyable éboulement. Le sol n'est composé que de fragmens de rochers, et le Nant noir, qui tient son nom de la couleur de ces ruines de la nature, s'échappe tristement à travers leurs pierres sinistres. Il n'y a pas soixante-quinze ans qu'elles étaient encore sur les hauteurs d'où s'élancent et le Nant d'Arpenas et la cascade de Chède. Un jour des mugissemens affreux se font entendre : la montagne d'Anterne se brise ; elle vole en poussière et en éclats, et pendant plus d'une semaine elle lance sur la vallée trois millions de toises cubes de rochers. Un naturaliste envoyé de Turin eut encore le temps d'arriver, de contempler et d'étudier cet effroyable phénomène.

Après une montée longue et pénible nous avons passé à côté du lac de Chède. Dans un pays où tout est si grand que les mots sont toujours impuissans pour répondre aux images qu'on leur demande, on a droit d'être surpris de voir appeler lac ce qui serait à peine un étang. Cette pièce d'eau n'est ni large ni belle ; mais elle est couchée sur ce plateau comme un miroir limpide, chargé de réfléchir le Mont-Blanc. Le lac de Chède en reçoit la cime neigeuse : il la plonge dans ses profondeurs imaginaires autant qu'elle s'élève réellement dans les régions éthérées. L'image de ce colosse s'y montre plus douce ; et quand les feux du soleil rendent l'éclat de ses glaciers trop vif pour les yeux, on peut admirer ce beau spectacle dans le lac, à peu près comme on observe une éclipse de soleil au fond d'un baquet. Si la comparaison est étroite, du moins elle est autorisée par le peu d'étendue de son objet. On vante beaucoup la fraîcheur de cette eau : les enfans de Chède ne manquent pas de se trouver là pour la puiser à l'endroit où elle est le plus froide ; et, pour peu qu'on ait gravi la côte à pied, on peut au moyen de quelques sous faire l'acquisition de rhumatismes et de fluxions de poitrine.

Auprès du lac de Chède on entend gronder l'Arve, dont la chute pittoresque remplit d'écume l'étroit défilé dans lequel le resserre la montagne. On admire ordinairement ce beau spectacle sur le pont des Chèvres, qui est à quelque distance de la route : mais trop de personnes s'offraient à m'y conduire, pour que je voulusse y aller ; et, dans la crainte qu'on ne me gâtât encore la nature comme tantôt à la cascade, j'aimai mieux ne pas voir la chute de l'Arve que d'être empêché d'en jouir. Je suis donc descendu dans la vallée de Servoz, et, pour me dédommager, je me suis arrêté dans une prairie qui en occupe le fond, sur le lieu même où, l'année dernière, Villeneuve a fait du Mont-Blanc un dessin qui m'épargne une description impossible. Veuillez remarquer toutefois que l'artiste n'a pu vous donner l'idée de la hauteur des sommités qui se jettent au devant de ce pic énorme, et qui lui servent en quelque sorte de cadre. Il y a entre les montagnes qui sont sur le premier plan et celles du second, des profondeurs immenses. Derrière celles-là, ces croupes majestueuses frappent l'imagination de quelque chose d'indéfinissable : il y a du vague jusque dans la précision de leurs formes. La pensée demeure étonnée, confondue, et ne peut comprendre où finit cette

masse, où commence l'atmosphère, et cependant l'œil ne s'égare pas : c'est pour le grand architecte du monde le comble de l'édifice. Si nos organes étaient moins imparfaits, si la surface du globe était plus unie, nos regards s'étendraient de là sur tout le continent ; la carte européenne se déroulerait à nos yeux sans être rétrécie à la mesure d'aucune échelle. M. Bourrit y a très-bien reconnu la Méditerranée. Que l'on me dise que ma vue s'étendra jusqu'à vous, je ne connaîtrai plus de péril, j'y monterai ; et, content du résultat de mon voyage, je me soucierai peu que le reste de la terre se montre à découvert, ou me reste caché.

Je suis, etc.

XX.^e LETTRE.

CHAMOUNY, 4 Septembre 1826.

À la M^{me}.

Le village de Servoz est construit sous des arbres à tiges droites et grêles, et se trouve comme divisé en deux quartiers par une belle pelouse de verdure qui vient interrompre ces bosquets régulièrement alignés. Les cabanes sont la plupart de bois. A côté de l'auberge où nous nous sommes arrêtés, il y a un beau cabinet d'histoire naturelle, où les voyageurs peuvent acheter tout ce que les Alpes offrent de remarquable en fait de cristaux, de plantes et d'objets d'histoire naturelle.

A la sortie de Servoz nous avons aperçu le tombeau du malheureux Eschen, qui a fait en vers une excellente traduction d'Horace. L'amour de la science l'avait attiré au sommet du Buet. Eschen était demeuré sourd aux exhortations de son guide ; toujours il marchait de quelques centaines de pas en avant. Tout à coup il disparaît : en vain son ami, M. Simschen, l'appelle ; il était dans une crevasse de plus de cent pieds de profondeur. Le guide et M. Simschen coururent à Servoz chercher du secours, et sans perdre un instant on se remit en route ; mais Eschen était gelé : il était debout, et tenait ses bras étendus au-dessus de sa tête. A côté de ce tombeau on voit des bâtimens qui servaient à l'exploitation d'une mine de cuivre, de plomb, et même d'or et d'argent. Cette mine, qui date du régime français en Savoie, est maintenant abandonnée : peut-être que les résultats ne répondaient pas à l'attente des entrepreneurs.

Le chemin qui sort de Servoz pour aller à Chamouny est fort justement nommé *les Montées* : il s'élève sans cesse le long de l'Arve, qui, toujours plus serré contre les rochers opposés, gronde toujours plus impétueux dans des précipices toujours plus profonds et toujours plus étroits.